

Orsten Groom. De l'image oubliée au dos du texte kafaïen - Henri Łobuzinski

« Aujourd'hui, les portes ont été reportées tout à fait ailleurs, beaucoup plus loin et beaucoup plus haut; personne n'en montre plus la direction; quantité de gens ont des épées, mais ce n'est plus que pour gesticuler; et le regard qui voudrait la suivre s'y perd. »

Franz Kafka, Le nouvel avocat.

Les tableaux d'Orsten Groom proposent-ils une image ? Des fatras, oppose-t-il, reprenant à son compte les propriétés particulières aux modes de peinture qui ne sont précisément pas des tableaux mais des « dispositifs de manifestation », l'icône et l'art pariétal. Le télescopage et la concaténation des plans et des motifs contre toute perspective (à moins qu'elle ne s'inverse byzantinement) dressent alors une arène, centrifuge et centripète, des images comme témoins de leur charriage infirme ; leur procès - tribunal eschatologique d'une sentence qui ne viendra pas.

De même chez Kafka le narrateur se fait le récit divaguant des mille façons dont le messager attendu, dépêché par l'Empereur, ne vient pas. Il ne parviendra jamais ne serait-ce qu'à franchir les portes du Palais pour lui remettre la missive tant espérée. Ne reste comme expérience que le délire patient de ses embûches virtuelles en admirant le paysage par la fenêtre, cadre lourd de ces images possibles, probables, attermoissements potentiels.

Telle est la Loi qui rôde : « Tout ce qui peut mal tourner tournera mal ». Loi de Murphy sempiternelle qui emporte chacun de ces acteurs issus des mythes archaïques à l'histoire moderne, personnages-images accolés au texte du possible - purges du purgatoire en puissance.

Car derrière ces images, il n'y a pas de réalité, ce sont elles qui créent une réalité, et celle-ci prend forme à partir de sa non-existence. Cette imperfection du monde infeste ses personnages qui en sont gavés jusqu'au cou comme des vases sur lesquels seraient posées leurs têtes bizarres avec des visages situés hors du réel, hors du temps, hors de l'état de veille. Pour ne pas déborder et laisser leur contenu se répandre, ils ne se touchent pas mais frayent les uns envers les autres. Leurs points de jonction sont endommagés et inaptés à tout geste humain, ils demeurent immobilisés, comme des natures mortes, des gangues au milieu de l'action qui les charrie. Le geste magistral de la toile : conquérir la maîtrise des éléments non-maîtrisables de ce monde, temps occulte de l'heur et du malheur, dresser une allégorie dont les termes sont oubliés. « Cela n'advient jamais, jamais - c'est la Ville qui s'étendrait alors devant lui, le centre du monde, pleine de sa lie amoncelée. Personne ne peut s'y frayer un passage; et certainement pas le messager d'un mort. Mais Toi, assis à Ta fenêtre, Tu rêves à ce message quand tombe le soir. »

Faire apparaître ce qui est enfoui, masqué, perdu suppose la peinture comme un inconscient, rêve ou cauchemar non comme une figuration, dont il faudrait reconstruire le sens, mais comme la dé-figuration de désirs troubles et pulsions rampantes. Non pas communiquer du sens, mais le défigurer, le pervertir. Il faut suivre avec calme et délectation les chemins tortueux de l'étymologie. Si le songe est ici un rébus qui doit être abordé avec la logique du langage, en remplaçant les images par des syllabes ou des mots, l'hermétisme de cette mystérieuse polysémie renvoie ces signifiants à rien, ils retournent au néant avec des signifiés peut-être engloutis dans quelque tourbière maldite. Cette stance que Bachofen nomme le stade hétéroïque. Que ce stade soit tombé dans l'oubli ne signifie pas qu'il est sans impact sur le présent. Il est même plutôt très présent et ce, précisément, parce qu'il a été oublié.

Signes incomplets, signes rompus, semés ça et là comme des appâts à l'intention de l'incorrigible et pulsionnelle manie de lire et de donner à lire - le chant de volatiles pris dans les gluaux.

L'espace est un poisson qui en dévore un autre. Le texte un repiquage indéfini. La lettre se replie dans son homophonie : missive et signe. Le mot repote sa racine de motif et mets dès lors en branle le tourbillon d'images-souches, radicules du talisman bulbeux qui fomenté indicible.

Tout ce qui est oublié se mélange à l'oubli du monde primitif, tisse avec lui d'innombrables liens incertains et changeants pour engendrer de nouvelles créatures. L'oubli est le creuset d'où vient au jour l'inépuisable intermonde.

Il n'y a plus d'herméneutique qui puisse raccommoder les accrocs de cette texture pour en restaurer le sens. La toile cependant ne se renferme pas. Elle prolifère, entraîne le spectateur vers de formidables rencontres avec lui-même, le regard de sa lecture incessamment déportée. Le fantasme d'un œil maître de soi s'écroule brutalement, révélant un terrible contrejour. La conscience de cette détérioration ne peut être refoulée éternellement. Groom oblige à consentir cet effort de regarder chaque motif pour lui-même. Ils ne constituent pas une grande saga qui les relierait les uns aux autres, ni les éléments d'une continuité de l'histoire, mais bien une véritable Kabbale - dans tous les sens du terme avec ou sans destitution de son K initial. Telle est sa contribution au pouvoir du fragment, du mot, de la lettre - orgueilleux stigmaté de l'erreur magistrale : la maîtrise du sujet, l'impensable et le tout-probable, la langue dans la lettre et le mot dans la bouche. Le Golem amnésique bande son poing de boue. La colonie pénitentiaire conspire toute entière à l'entretien de son unique image, la machine qui elle-même en grave une autre, sentence inconnue au dos de sa victime.

De même que l'Au-delà kafkaïesque ne possède pas de porte arrière et que le Terrier se neutralise d'en être lardé, le rêve de l'imperfection du monde s'exauce au gré de sa proliférante mythification. Retour du refoulé des archétypes archaïques qui pavent la voie de sa sempiternelle incurie, grouillement intestinal des abysses sous la surface du reflet, le maillage d'un filet de pêche farci de la horde convulsée de ses prises n'en constitue pas moins une géométrie. Géométrie de l'informe, qui lui aussi se déforme, pense, pousse, fraye...

« Je ne vis que de-ci de-là à l'intérieur d'un petit mot dans l'inflexion duquel je perds pour un instant ma tête inutile. La première et la dernière sont le commencement et la fin de ma manière de sentir qui s'apparente à celle du poisson » « J'ai de l'expérience, et je ne plaisante pas en disant qu'elle est comme un mal de mer sur la terre ferme. » (Kafka, Journal).
Et la croissance des océans reste, à tout cela, indifférente.

Henri Łobuzinski